

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 hippodrome

douai  
 scène nationale

# BARAKAT !

## Djamila Sahraoui

Djamila Sahraoui est née en 1950 en Algérie. Elle vit en France depuis 1975.

Après des études de lettres à Alger, elle obtient un diplôme de l'IDHEC, sections réalisation et montage.

Elle a été, par ailleurs,

lauréate de la Villa Médicis Hors les Murs.

Elle est l'auteur de *Houria*

un court métrage de fiction, réalisé en 1980, et de

*Avoir 2000 ans dans les Aurès*

et *Prénom Marianne*.

deux courts métrages documentaires réalisés en 1990 et 1992.

C'est avec *La Moitié du ciel d'Allah* en 1995, qu'elle débute sa chronique

sur la société algérienne, suivie du film

*Algérie, la vie quand même* en 1999,

tourné à Tazmalt sa ville natale puis

*Et les arbres poussent en Kabylie* en 2003

En 2000, elle a réalisé *Opération Télé-cités*,

un documentaire produit par France 3.

*Barakat !* est son premier long métrage

2006 (sortie France : 13 septembre 2006) - France / Algérie - couleur - 1 h 34

film de **Djamila Sahraoui**

scénario : **Djamila Sahraoui** et **Cécile Vargaftig** - images : **Katell Djian** et **Raphaël O'Byrne** - montage : **Catherine Gouze** - premier assistant réalisateur : **Marc Atgé** - décors : **Ramdane Kacer** - costumes : **Fatih Soufi** - musique : **Alla** - son : **Olivier Schwob** et **Dominique Vieillard** - maquillage : **Rachida Messaad** - production : **Les Films d'Ici** - producteur : **Richard Copans** - distributeur : **Pierre Grise Distribution**.  
 avec : **Rachida Brakni** (Amei), **Fettouma Bouamari** (Khadidja), **Zahir Bouzrar** (le vieil homme), **Malika Belbey** (Nadia), **Amine Kedam** (Bilal), **Ahmed Berrahma** (Karim), **Abdelbacet Benkhalifa** (l'homme du barrage), **Abdelkrim Beriber** (le policier), **Ahmed Benaissa** (l'homme à l'accueil de l'hôpital), **Mohamed Bouamari** (le chauffard), **Adel Benamar** et **Mehdi Yacef** (les islamistes), **Arslane Lerari** (l'homme poli), **Yacine Bendjemline** (le premier pharmacien), **Mohamed Himour** (le chanteur), **Mustapha Ayad** (l'épicier), **Rabah Lechea** (le second pharmacien)...

## ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

**Djamila Sahraoui - Après plusieurs documentaires, *Barakat !* est votre première fiction. Qu'est-ce qui vous a donné envie de changer de genre ?**

Le documentaire est une école passionnante, mais parfois frustrante. Vous nouez avec les gens que vous filmez des relations très fortes, mais vous ne pouvez aller au-delà des limites qu'ils vous imposent. Il y a tant de situations que je ne pourrai jamais montrer dans un documentaire, alors qu'elles sont bien réelles ! Je ne peux pas dire à une jeune algérienne : vous allez entrer dans cette gargote, les hommes vont vous agresser et moi je vais filmer !

**Pour votre première fiction, vous ne vous êtes pas attaquée à un sujet évident : la guerre civile des années 90 !**

Ce sujet était plus pour moi le prétexte pour faire le portrait de deux femmes... Deux femmes qui appartiennent à des générations différentes, mais qui réagissent de la même manière face à l'adversité. Elles vivent des situations dramatiques, mais elles avancent, sans s'apitoyer sur elles-mêmes ou chercher à se faire plaindre...

**Définiriez-vous *Barakat !* comme un road movie ?**

Je parlerais plutôt d'odyssée : elles font un très long tour pour finalement revenir chez elles. Il était important qu'elles s'en aillent de chez elle, qu'elles s'éloignent de leur univers, afin d'aller vers le danger et l'inconnu, mais aussi à la rencontre de l'autre, comme ce vieux paysan qui leur offrira l'hospitalité, et finira par les accompagner. Surtout, ce voyage leur permet d'apprendre à se connaître. Elles travaillent ensemble mais ne se sont jamais vraiment parlé.

**Khadidja représente tout un pan de l'histoire algérienne...**

J'ai une grande admiration pour les femmes de cette génération, celles qui ont fait la guerre. Elles ont été les idoles de mon enfance. Je ne veux pas non plus les mettre sur un piédestal comme a pu le faire la propagande officielle. A travers Khadidja le film moque un peu le mythe de la « grande héroïne ».

D'autant que l'exaltation de ces héroïnes révolutionnaires n'a pas empêché les hommes de renvoyer les femmes à leurs casseroles.

**Vous montrez la dureté des rapports entre les hommes et les femmes, la tension quotidienne.**

Le film montre effectivement la pression quotidienne qui pèse sur les femmes. Je suis convaincue que la violence de la guerre des années quatre-vingt dix est aussi liée à la violence des rapports sociaux, et donc à la violence que la société exerce sur les femmes... Il faudra qu'un jour les hommes prennent conscience du tort qu'ils se font à eux-mêmes en se privant d'une moitié de la population.

**Votre film n'offre pas une image très positive des hommes algériens.**

Il y a deux personnages positifs : le vieil homme et le petit garçon... la génération précédente et la génération suivante. Mais à quelques exceptions près les hommes présentés dans le film ne font rien de bien méchant, ils sont juste dans leur rôle. Le pharmacien refuse de délivrer des médicaments sans ordonnance, les chauffeurs de taxis n'ont pas envie de risquer leur vie... rien que de très normal. Ce sont les femmes qui transgressent, qui se révoltent. Les hommes n'arrêtent pas de leur mettre des bâtons dans les roues, et elles passent outre, quoi qu'il puisse leur en coûter.

Avec *Barakat !*, sa première fiction, la cinéaste Djamila Sahraoui, auparavant documentariste (*Algérie la vie quand même*, et *Les arbres poussent en Kabylie*) ne s'attaque pas à un sujet facile : les violences islamistes en Algérie durant les années 90. Ce qui aurait pu donner lieu à un pamphlet manichéen se révèle être un voyage émouvant et un portrait de femmes subtil. Grâce à une mise en scène contemplative et aérienne, qui plonge son regard dans ceux de ses actrices, Djamila Sahraoui fait davantage appel au ressenti et aux émotions qu'à un didactisme moralisateur. Remarquablement servi par deux actrices incandescentes d'intensité et de profondeur, Rachida Brakni et Fettouma Bouamari, ce voyage initiatique pose un regard énamouré et envoûtant sur l'Algérie, son histoire, ses citoyens, sa lutte pour l'indépendance, ses femmes, ses contradictions. Les hommes, représentés avec dureté et réalisme, ne sont pourtant pas mis de côté. Aux côtés des extrémistes voulant réduire la femme à l'état d'objet subsistent un enfant et un vieil homme, qui, en refusant la violence de leurs congénères, sont un véritable pont vers l'espoir et un moyen pour Sahraoui de sceller son propos avec une force implacable. Engagé et poétique, *Barakat !* s'imprime fermement dans la mémoire du spectateur.

Aurélien Allin - Mcinema.com

**Khadija se fait appeler plusieurs fois « hadja ».**

Et ça la met en fureur ! Le terme « hadj » désigne celui ou celle qui a fait le pèlerinage à la Mecque : c'est le cas de Hadj Slimane, le bijoutier. Dans les années quatre-vingt dix, avec la montée de l'islamisme, les jeunes se sont mis à appeler « hadja » les femmes d'un certain âge, en signe de respect. Parce qu'une femme de cet âge était forcément pieuse, et que forcément elle était allée à la Mecque. Cela énerve Khadija... qui a l'air de tout sauf d'être allée à la Mecque ! Elle est habillée à l'occidentale, maquillée...

**Mais elle n'hésite pas à mettre le voile pour tromper les hommes.**

C'est une référence à la guerre d'indépendance. Quand les femmes comme Khadija mettaient le voile, c'était pour faire passer des armes à travers les barrages. Khadija reproduit ce schéma pour infiltrer le maquis islamiste, elle se déguise. Lors des deux guerres on ne fouillait pas les femmes : elles pouvaient donc passer des armes, de l'argent, des papiers... On le voit bien dans *La Bataille d'Alger*, le film de Pontecorvo.. La femme qui prend le revolver dans le couffin et le donne à l'homme, c'est d'ailleurs aussi une image de *La Bataille d'Alger*.

**Parlez-nous de vos deux comédiennes.**

J'avais besoin de deux comédiennes avec une forte présence, parce je ne voulais pas d'un film larmoyant ou trop bavard. Lorsque l'on voit Rachida et Fettouma, on se dit : « ce ne sont pas des femmes à se laisser faire ». Cela correspondait bien à mes héroïnes. Rachida et Fettouma ont en commun un regard extraordinairement expressif. Rachida Brakni a une grâce incroyable, elle peut passer de la plus grande douceur à une tension et une violence impressionnantes. Fettouma Bouamari est plutôt l'incarnation de la « mamma » méditerranéenne, qui ne se départit jamais de son culot et de sa gouaille. Elle est moins connue en France mais c'est une comédienne de théâtre et de cinéma très célèbre en Algérie.

**Le film est bilingue, voire trilingue avec le berbère. Comment écrit-on des dialogues dans trois langues différentes ?**

Les Algériens le font naturellement... Mais il n'est pas facile de retrouver ce naturel à l'écriture ! On se pose des tas de questions sur la position sociale des personnages, la nature de leurs relations, le type de situation dans lequel ils se trouvent... Par exemple Hadj Slimane parle français avec Khadija quand elle vient le voir à la bijouterie, ce qui dénote une certaine intimité entre eux. Quand on le retrouve dans le maquis, en tant que chef islamiste, il se doit de parler l'arabe devant ses hommes. Mais quand ils se retrouvent tous les deux, à un certain moment ils reviennent au français...

**Quelle est la chanson qui accompagne le début et la fin du film ?**

C'est Fettouma Bouamari qui chante, en kabyle. Les paroles disent à peu près ceci : « J'ai trouvé sur ma route un serpent. Il était mort de froid. Je l'ai mis dans mon sein pour le réchauffer. Et quand il a eu bien chaud il m'a mordu... » J'ai hésité et finalement renoncé à les traduire : il ne fallait pas donner le mode d'emploi du film dès les premiers plans. Là on se laisse porter par la voix...

**Expliquez-nous le titre du film, *Barakat !*, « Ça suffit ».**

Ça suffit la violence qui gangrène cette société. La génération actuelle, celle de la guerre civile, a hérité de la violence de ses parents, celle de la guerre de libération, comme Amel hérite du revolver de son père. L'histoire de ce pays a toujours été violente, on se remet à peine d'une guerre qu'il y en a une autre qui commence. Il est temps d'arrêter le cycle.

**Ça peut passer par l'oubli, l'amnistie ?**

Evidemment non, il y a un travail de justice et de mémoire à faire. Il faut raconter et expliquer le passé pour pouvoir le digérer et passer à autre chose. Il faut juger les coupables. Ce sera encore plus dur avec cette guerre qu'avec la précédente : lors de la guerre d'indépendance il y avait un ennemi désigné, l'armée française, il y avait une cause juste, l'indépendance. Là c'était les Algériens contre les Algériens. Ça sera long et difficile...

Pierre Grise Distribution

Dans *Barakat*, interprété avec brio par Fettouma Bouamari et Rachida Brakni, les femmes sont à l'honneur. Deux femmes, deux générations, qui dévoilent un caractère trempé et une envie de résister, de se battre. Les obstacles ne manquent pas, elles doivent se montrer intraitables si elles veulent continuer à exister et à vivre dans cette société algérienne au bord du chaos. Elles agissent, réveillent les consciences, provoquent, et tant pis si elles se prennent des coups. Jusqu'au jour où le mektoub, le destin, les conduit chez un vieux auguste et sage. Qui d'autre que la voix de la sagesse, de l'expérience, peut s'élever et dire Stop ! « Barakat ! » à toute cette violence, à cette autodestruction ! A travers la voix du vieux, c'est aussi celle de tout un peuple qui dit stop malgré les pertes subies et les plaies qui ne se refermeront sans doute jamais. Outre la dimension poétique et initiatique, le film nous parle d'une violence qui a atteint son paroxysme en Algérie. Djamila Sahraoui nous montre très subtilement que cette violence fait écho à la guerre d'Algérie. En effet, les gens retrouvent les réflexes d'autant : la femme qui cache son arme dans son panier, les rebelles qui prennent le maquis, la femme qui revêt son voile pour passer les barrages. Si le sujet est grave la dimension humaine et poétique des personnages nous fait oublier les enjeux de cette violence. *Barakat* est un film qui montre les conséquences d'une société pleine de contradictions, en pleine mutation, d'une société qui se cherche.

Djamel Ouahab - Agence du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion